LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

SEPTIEME ANNÉE - N° 13

DIMANCHE 13 JANVIER 1901

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Mort de Claude-Cazes

Nous apprenons, par le Nouvelliste, *la mort de Claude-Cazes qui, pendant huit années remplit, ici, les fonctions de rédacteur en chef.*

Claude-Cazes, d'après notre confrère, aurait succombé à une maladie de cœur.

Cette nouvelle inopinée nous a tous profondément émus, à la rédaction de ce journal, car si tous nos collaborateurs actuels n'ont pas connu Claude-Cazes, tous ont entendu fréquemment rendre hommage à ses qualités professionnelles et privées.

D'un très grand sens politique, servi par une plume facile, Claude-Cazes laissa un grand vide dans la presse lilloise quand, physiquement brisé par le surmenage qui est le lot des journalistes, il accepta le poste de percepteur, à Ollioules (Var).

Nous saluons sa tombe avec un douloureux respect et nous prions Madame Claude-Cazes et son fils de recevoir l'assurance que tout le personnel du Réveil du Nord *s'associe du fond du cœur à leurs larmes.*

G. S.-E.

AVEUX

Nous ne nous faisons pas l'illusion de croire que les patrons, les employés et les ouvriers de la petite industrie et du petit commerce sont socialistes.

Certes, il existe parmi eux un certain nombre d'hommes observateurs qui se rendent compte de l'évolution de la société et des nécessités de cette évolution, mais la grande masse est trop absorbée par l'âpre lutte pour l'existence pour approfondir la question sociale.

Ainsi, la plupart s'imaginent encore qu'ils sauvegarderont leur situation en se donnant un gouvernement conservateur ou même réactionnaire, ou bien en obtenant quelques réformes démocratiques et en portant au pouvoir quelque *pâle républicain soi-disant radical.*

Nous savons bien pourquoi on agit ainsi, soit à la tribune publique, quand nous pouvons la faire occuper par quelques-uns des nôtres, soit dans la presse, les revues ou les livres, de leur ouvrir les yeux, mais il est évident que cela ne suffit pas.

A la tribune publique, nous ne sommes qu'une petite minorité, comparés à la foule des défenseurs des capitalistes, des agrariens, des gens d'église et des porteurs de sabre qui l'encombrent. Nos journaux sont loin d'avoir l'importance de la puissante presse réactionnaire ou opportuniste ; quant à nos revues et à nos livres, ils ne peuvent intéresser une classe d'hommes trop préoccupés du pain quotidien pour lire autre chose que les banalités de la presse quotidienne.

D'ailleurs, n'a-t-on pas bourré leur esprit de préjugés contre nous ?

Ne sont-ils pas tellement prévenus qu'ils nous accusent de parti-pris quand nous faisons la critique, si justifiée pourtant, du régime dont ils sont les premiers à souffrir ?

Les considérations qui précèdent nous font regretter d'autant plus que cette classe si nombreuse dont l'horloge retarde, ne soit pas à même de lire, non pas les journaux qui lui sont destinés et dont la fonction est d'entretenir ses préjugés en vue de la tranquillité des dirigeants, mais bien les publications chères dans lesquelles les défenseurs du régime capitaliste se laissent entraîner à dire la vérité, espérant bien qu'elle ne tribllera pas jusque dans les profondeurs de la société.

C'est notre rôle à nous, militants socialistes, de vulgariser ces aveux chaque fois qu'ils se produisent.

Nous ne faillirons jamais à ce devoir; aussi, venons-nous aujourd'hui recommander tout spécialement à l'attention de nos camarades les déclarations d'un certain M. Wilhelm dans l'*Economiste français* du 22 décembre dernier.

Ce publiciste constate, en effet, que nous voyons abandonner la petite industrie et disparaître le petit patron et il ajoute que cette transformation ne paraît devoir que s'accentuer.

« Presque partout, écrit-il, la grande usine, munie d'un outillage coûteux, mais perfectionné, occupant une armée d'ouvriers et de contremaîtres, dirigés par des ingénieurs, tend à remplacer les installations plus modestes qui se trouvent absorbées, ou, hélas! ruinées. On discute beaucoup chaque jour sur les inconvénients de cette transformation, mais ce sont là des protestations inutiles qui ne sauraient enrayer un pareil mouvement. »

Il avoue plus loin qu'au point de vue humanitaire et social la grande usine n'est pas un progrès et il ajoute les lignes suivantes auxquelles nous n'aurons garde de changer un seul mot tant elles nous donnent raison :

« On a beau encourager, obliger même les propriétaires à bâtir dans les meilleures conditions d'hygiène possible, à construire des ateliers où circule largement l'air et la lumière, l'usine n'en est pas moins l'usine, c'est-à-dire une agglomération de machines et d'hommes, où l'individu perd en grande partie sa personnalité pour n'être plus qu'une sorte d'auxiliaire de sa machine, où il reste des heures enfermé, loin de son foyer au sein duquel il ne rentre que le soir, lourdeur du travail de la journée. Partout où l'on emploie des femmes, et c'est le cas de la plupart des industries, l'usine enlève la mère à son ménage et à ses enfants presque totalement confiés à des tiers ».

Certes, nous sommes tout-à-fait d'accord avec M. Wilhelm à ce sujet, mais pourquoi s'est-il arrêté en si beau chemin, au lieu d'approfondir la question ?

La transformation de la petite et de la moyenne industrie a d'autres conséquences sur lesquelles il se garde bien d'insister de peur d'être obligé de terminer son étude en criant : vive la sociale !

Ainsi, la transformation de l'Industrie a entraîné celle du Commerce et de la Finance. *Il n'y a point de grande industrie sans de vastes entreprises commerciales et financières.* C'est grâce à la transformation parallèle de nos systèmes de production, de répartition et d'échange que le régime capitaliste s'est substitué au régime bourgeois. Le nouveau régime s'est montré très absorbant il a monopolisé l'Etat, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique.

Le régime capitaliste justifie entièrement les conceptions de Karl Marx, car avec lui, les intérêts économiques deviennent tellement formidables qu'ils priment totalement les opinions politiques et religieuses, lesquelles ont perdu toute influence sensible sur la marche des événements humains.

Un autre côté de la question que M. Wilhelm n'envisage pas, c'est que la production, la répartition et l'échange deviennent le monopole d'un nombre restreint de financiers.

Or, le régime capitaliste ne pouvant avoir autre chose en vue que le profit, les richesses s'accumulent en un petit nombre de mains et la grande masse de la communauté humaine tombe dans l'indigence complète.

En un mot, l'équilibre se rompt dans la société; la classe moyenne se rétrécit comme la peau de chagrin de Balzac ; la classe riche, entourée d'une armée de valets et de gardes chiourmes se trouve directement en contact avec le prolétariat ; l'antagonisme des classes se précise et s'accentue.

Certes, le régime capitaliste a des moyens de défense ; du haut de ses innombrables tribunes, le clergé des différentes religions, obéissant à un mot d'ordre, prêche la résignation et la soumission ; la grande presse quotidienne endort la pensée populaire ; l'alcool stupéfie les cerveaux ; une police formidable monte la garde autour de la propriété et intervient au moindre conflit du capital avec le travail ; en cas de besoin, la force armée est toute prête comme l'*Ultima ratio.*

C'est fort bien ! mais si on laisse un pareil régime se développer jusque dans ses dernières conséquences, des nations civilisées seront énervées, leur force vitale détruite dans un avenir prochain; la meilleure preuve c'est l'extension effrayante du paupérisme, de la prostitution et de la criminalité.

Qu'on se souvienne donc de la plèbe de Rome et qu'on songe aux *unemployed* de l'Angleterre !

Espérons qu'il reste encore assez d'énergie, de moralité et d'intelligence chez les travailleurs pour renverser un pareil régime et lui substituer le Socialisme. Nous le croyons et nous attendons le salut de l'humanité par la Révolution sociale.

G. BRUNELLIÈRE.

Testaments de millionnaires

L'année 1900 a été une année prospère pour le fisc anglais. Jamais il n'a touché tant de droits de succession.

Au nombre des testateurs de l'année écoulée; il s'en trouve six qui ont laissé chacun plus de 25 millions de francs. Ce sont MM. Orme Foster (65 millions), baron Adolphe de Rothschild (56 millions), S.-G. Smith (40 millions), T.-H. Ismay, armateur (31 millions), J. C. Knowles (29 millions), J. Craig, distillateur (25 millions)

Huit autres multimillionnaires ont testé chacun pour plus de 12 millions, entre autres le duc de Westminster, lord Kensington, M. J. Maple, le grand fabricant de meubles, et M. H. Combe, brasseur.

Viennent ensuite 35 millionnaires dont l'héritage comporte plus de 6 millions ; 14 millionnaires ayant possédé plus de 2 millions et neuf qui ne possédaient qu'un tout petit million !

Au total 736,250,000 francs.

Combien cette rutilante pluie de millions représente-t-elle de vols, d'abus de toutes sortes, de cyniques manœuvres, de criminelles spéculations et d'exploitations ouvrières ?

Echos & Nouvelles

On commence à moins plaisanter les arrêtés des maires relatifs au port du costume ecclésiastique.

C'est qu'il s'en prend aux quatre coins de la France et que beaucoup en font, pourquoi ne pas s'habiller comme tout le monde ?

Cela est si vrai que dans les grandes villes, pour assister aux théâtres, concerts ou autres réunions mondaines, les ecclésiastiques revêtaient volontiers la redingote noire, de forme modeste et qui ne les désignait pas spécialement à l'attention du public.

Et dans le haut clergé, on a vite compris le danger qui pouvait résulter de l'abandon de la soutane, dont la particularité agit encore sur les naïfs, les femmes et les enfants. Aussi est-on décidé à la lutte.

L'archevêque de Paris vient de notifier au clergé de son diocèse que, sous aucun prétexte, il ne pourrait à l'avenir se contenter du port de la redingote. Il est expressément défendu à tout ecclésiastique demeurant dans le diocèse « de paraître, même une seule fois, au dehors, sans la soutane. »

De sorte que voilà certains curés dans une position plutôt délicate. Le maire d'une part et l'archevêque de l'autre leur interdisent le port des deux seuls costumes qui soient à leur disposition : le laïque et l'ecclésiastique. Si bien qu'il ne leur reste plus que le costume du père Adam, dont la simplicité biblique est très mal vue des tribunaux.

* * *

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un bazar lillois :

— Combien ce thermomètre ?

— Un franc soixante quinze.

— Que c'est cher !

— Je ferai remarquer à madame que ce thermomètre est à l'alcool ; *et l'alcool a été surtaxé !...*

—o—

Querelle de ménage :

— Ah çà ! est-ce que tu me prends pour un imbécile ?...

— Non, mon ami, mais enfin je puis me tromper.

Tribune Laïque

LE CLÉRICALISME DANS NOS ÉCOLES

Les Ecoles de Filles

J'ai reçu de Roubaix une lettre fort aimable et je remercie ma correspondante.

Je n'ignore pas que le mal clérical est plus grand encore dans les écoles de filles que dans les écoles de garçons et l'on me signale chaque jour bon nombre de directrices qui font la sourde oreille aux instructions de MM. les inspecteurs.

Des mesures radicales seront nécessaires et je sais fort bien qu'elles seront très difficiles à appliquer. Il faudra lutter pendant des années si des ordres précis n'interviennent pas.

« L'enseignement congréganiste, en général, écrit Madame Andrée Téry, est un fléau ; mais il est particulièrement pernicieux pour notre sexe ; et, si l'on y réfléchit c'est de là que vient tout le mal.

Tant qu'on n'aura pas affranchi la femme du joug de l'Eglise, toutes les campagnes contre le cléricalisme resteront vaines, toutes les machines de guerre ne seront que d'inoffensifs épouvantails ».

Nous allons assister dans quelques jours aux grands débats sur la loi des associations. Dans quelle mesure oserat-on toucher aux congrégations de femmes ?

« Nos législateurs timorés gardent le silence, dit encore Mme Téry, ils semblent avoir peur de s'engager; et nous verrons pour quelles raisons de courte prudence, et d'étroit machiavélisme.

Mais à leur place, les cléricaux se chargent de la réplique et c'est toujours la même réponse :

« Vous oubliez nos admirables petites sœurs des pauvres. »

C'est hier que la *Dépêche* reproduisait ce passage du discours de M. Mézières à la conférence de M. d'Haussonville :

« Qui donc, Messieurs, pourrait remplacer les Petites-Sœurs des Pauvres, qui vont mendier par sacrifice et ne se nourrissent que quand les pauvres sont rassasiés.

» Ces filles de saint Vincent de Paul qui vont porter au loin l'honneur du nom français et dont Renan disait que les supprimer équivaudrait à une diminution de l'humanité. »

Si nous répondons avec Mme Téry : « Les sœurs exploitent l'enfance avec les plus infâmes marchands de lès dénoncer et de les flétrir !

» Il se commet chaque jour, en d'innombrables orphelinats, des rapts, des crimes analogues à ceux du Bon Pasteur.... » les cléricaux, imperturbables, nous répondent :

« Vous oubliez nos admirables Petites Sœurs des pauvres ! »

Non, nous ne les oublions pas.

Il s'agit de savoir si l'abnégation et la charité des unes, peuvent servir d'excuses aux crimes des autres. Celles-là soignent quelques vieillards, c'est entendu ; mais ce n'est pas une raison pour admettre que celles-ci peuvent impunément atrophier les âmes et le corps des enfants du peuple.

Il s'agit de savoir encore, si décidément la société laïque peut se passer des sœurs, *quelles qu'elles soient*, pour soulager les misères humaines; si la solidarité ne peut faire mieux que la *Charité* chrétienne, et si l'heure est enfin venue d'appliquer les beaux principes que développent à l'envi tous nos hommes d'Etat, nos moralistes et nos sociologues.

Dans son travail extrêmement intéressant sur les Congrégations religieuses, Mme Téry pose fort loyalement la question et je trouve extrêmement utile d'exposer ses raisons.

Ce ne sont point les religieuses que nous attaquons, mais les Congrégations féminines.

Et s'il s'agissait vraiment de supprimer les communautés religieuses, je serais la première à demander qu'on permette aux sœurs de rester au couvent jusqu'à leur mort, comme l'avaient décidé sagement les législateurs de la Constituante.

« Il ne s'agit pas de *supprimer* les religieuses, *mais les ordres religieux, tous les ordres.*

« Ce n'est pas à des femmes que nous déclarons la guerre, mais à une institution. »

M. Mézières que je citais tantôt s'émeut pour la Liberté !

Nous vivons depuis trois ans, écrit Jaurès, dans l'ombre du coup d'Etat, et l'église, par son enseignement, par son influence sur les états-majors de mensonge et de crime, a supprimé — du fait — la République.

C'est à l'heure où elle commence à peine à échapper au péril aigu, et à prendre quelques précautions contre le retour offensif de la réaction, que M. Mézières, lui, commence à s'émouvoir pour la Liberté.

« Il importe seulement de savoir ce qu'il faut entendre par ce mot de liberté, et si les vœux monastiques, comme le dit le projet du gouvernement, ne sont pas *une aliénation des droits imprescriptibles et une abdication de la personnalité.* »

« Je crois inutile d'insister sur ce point : nous n'avons pas besoin de convaincre nos lecteurs que nous plaidons ici encore, comme toujours, la cause de la liberté.

« Je me borne à rappeler qu'à cet égard on nous dit exactement, ce qu'on disait jadis aux hommes généreux qui se proposaient d'abolir l'esclavage :

« Les noirs sont très contents de leur sort, et ils n'en veulent pas changer. S'il leur plaît d'avoir un propriétaire, allez-vous les affranchir, malgré leurs protestations ?

« *Est-ce qu'on n'est pas libre d'être esclave !*

La situation n'est-elle pas identique et le législateur, en prenant en mains, malgré elles, la cause des sœurs cloîtrées ou liées par des vœux perpétuels, ne reprend-il pas l'œuvre des anti-esclavagistes ?

Mais, en même temps, en se prononçant énergiquement pour l'*extinction* de tous les ordres, comme le voulut la loi du 18 août 1792, le Parlement permettra au pays de recueillir tous les fruits de la victoire qui couronnera la plus terrible bataille que la République ait livrée depuis le vote des lois de laïcité.

Il aura sauvé l'âme de la France en la délivrant de l'enseignement congréganiste.

Jusque-là, on continuera à m'écrire pour me signaler la mauvaise volonté d'institutrices comme à Waterloos, au Pont-de-Nieppe, à Dunkerque, à Avesnes.

Rappelons à nos représentants leurs devoirs ; faisons leur connaître notre impérieuse volonté : attendons de l'attitude énergique du Gouvernement et de la Chambre le salut de nos écoles, le triomphe définitif de la laïcité.

DEWERCKER.

A DES CORRESPONDANTS

Mlle Berthe B... de Roubaix. — Je vous remercie bien.

Dix-Huit. — Nous sommes d'accord.

Roubaix, B. B — Merci vivement.

Lille, J. — J'en parlerai.

Premier Assaut

C'est lundi, comme on le sait, que commencera ce débat sur la loi des associations, que M. le président Deschanel a éprouvé le besoin de qualifier de «grave». En quoi plus grave que tant d'autres ? Parce qu'il touche les congrégations et peut leur être funeste, parbleu ! M. Paul Deschanel est inquiet pour ces bonnes congrégations, amies des députés qui lui donnent leur voix. C'est bon signe.

Mais, avant d'aborder le projet de loi lui-même, comme prologue, la Chambre discutera une interpellation de Sembat sur l'ingérence du Vatican dans les affaires intérieures de la République, interpellation qui permettra au gouvernement et à la Chambre de faire à la lettre récente de Léon XIII la réponse qui convient.

Le scrutin — public, celui-là — qui aura lieu sur l'ordre du jour faisant suite à l'interpellation, permettra de préjuger avec certitude les dispositions de la majorité : ni le pape, ni les congrégations n'auront lieu, croyons-nous, de s'en féliciter.

CHRONIQUE

PAUVRES MOINES

Onze cents millions de bien au soleil, voilà qui est déjà bien pour l'actif des congrégations, un chiffre assez coquet. C'est ce que l'on sait ; mais il n'est douteux pour personne qu'en raison de tous les trucs employés par les moines, avec la complicité des notaires, avoués et autres basochiens bien pensants, on peut hardiment doubler voire même tripler la somme.

Les *Croix* ont un amusant procédé de discussion.

Eh bien, onze cents millions, s'écrient-elles, après ? Qu'est-ce que cela a de formidable ? Vous oubliez qu'il y a en France 100,000 religieux ! Répartissez le milliard entre ces braves gens, cela représente au plus 7,000 francs par figure, soit une misérable rente de 200 francs, sur laquelle il faut prélever les aumônes, les soins aux malades, les bonnes œuvres de toute nature, — sans même tenir compte de la misérable nourriture des moines — qui ne vivent que de privations !!

Le truc est joli. Seulement, les *Croix* négligent de parler de ce que j'appellerai l'argent de poche, soutiré aux imbéciles par tous les moyens déshonnêtes que l'on connaît : indulgences, parts de paradis, pèlerinages, commerces de toute nature — chapelets, scapulaires, liqueurs et chocolats — par les quêtes, les quémanderies postales, les boules de neige lancées par des curés et qui pour trois sous rapportent dix mille francs.

Pas une heure, pas une minute où la griffe des bons religieux ne se glisse dans votre gousset.

Rien que saint Antoine de Padoue, avec ses filouteries d'objets retrouvés ou de succès aux examens rapporte des millions. Pas un coin de France, pas le plus petit village où on n'ait installé une pompe à écus.

J'ai sous les yeux des itinéraires religieux qui, sur un parcours de quelques kilomètres — par exemple, dans le Jarn, entre Mouvert et le Rosier, compte huit établissements ermitages, monastères, nids et superstitions, Notre-Dame de Quezac, qui fait des miracles: Ste-Eminie, qui guérit les maladies de peau ; St-Hère pour les ophtalmies; St-Préjet qui redresse les rachitiques: St-Marcellin qui fait pleuvoir... surtout des sous dans l'escarcelle des moines.

Les deux milliards de propriétés, c'est le capital auquel on ne touche jamais et qu'on grossit toujours avec les quotidiennes sur les dépenses.

Tout ce monde-là est gros, gras, a le teint fleuri, et vit aux dépens des pauvres qu'on exploite dans ces usines à travail forcé, protégées par nos indignes magistrats. (Voir l'affaire du Bon Pasteur.)

Les moines nous grugent en même temps qu'ils pourrissent les consciences.

Voulez-vous savoir ce que soutire à la France la seule confrérie de Saint-Vincent-de Paul ?

Voici le bilan pour 1899, dont j'extrais quelques chiffres :

Paris a rapporté 557,307 francs : CAMBRAI, 220,926 fr.; Lyon, 155,900 fr.; Marseille, 88,714 fr.; Versailles, 73,689 fr.; Nantes, 72,303 francs ; Bordeaux, 70,820 fr.; Rouen, 62,833 francs ; Nancy, 56,988 fr. ; Alias, 54,056 francs ; Montpellier, 43,590 fr.; Nice, 33,237 francs ; Poitiers, 34,746 fr.; Châlons, 32,980 francs ; Reims, 31,294 francs.

Vingt-et-une autres villes ont fourni des sommes variant de 15000 à 30000 fr.

La France entière a donné 3,377,965 fr. c'est-à-dire environ le tiers de ce qu'on a drainé dans toute l'Europe, qui a rapporté 7,770,109 fr.

Pauvres gens ! Ajoutez à cela 80,000 fr. donnés par l'Asie, 40,000 par l'Afrique, 2,000,000 par l'Amérique du Nord, 1,300,000 fr. par l'Amérique du Sud, 130,000 fr. par l'Océanie, (les sauvages sont les moins bêtes !)

Nouméa a fourni 1245 fr.

Total général pour l'univers catholique : *onze millions et demi.*

Rien que pour une seule congrégation.

Jugez du total général.

Les *Croix* ont le toupet de dire que Dieu doit être content et qu'il aura pitié de la France !!

Avec ça qu'il en voit un sou, le pauvre bougi

J.-L.

FEUILLETON DU 13 JANVIER. — 67

GERMINAL

PAR

Emile ZOLA

CINQUIEME PARTIE

Pourquoi n'avaient-ils pas butté contre des soldats ? Cette impunité les troublait, à la pensée de la répression qu'ils sentaient venir.

Sans qu'on sût d'où il partait, un nouveau mot d'ordre les lança sur une autre fosse.

— A la Victoire ! A la Victoire !

Il n'y avait donc ni dragons, ni gendarmes, à la Victoire ? On l'ignorait. Tous semblaient rassurés. Et, faisant volte-face, ils descendirent du côté de Beaumont, ils coupèrent à travers champs, pour rattraper la route de Joiselle. La voie du chemin de fer leur barrait le passage, ils la traversèrent en renversant les clôtures. Maintenant, ils se rapprochaient de Montsou, l'ondulation fente des terrains s'abaissait, élargissait la mer des pièces de betteraves, très loin, jusqu'aux maisons noires de Marchiennes.

C'était, cette fois, une course de cinq kilomètres. Un élan tel les charriait, qu'ils ne sentaient pas la fatigue atroce, leurs pieds brisés et meurtris. Toujours la queue s'allongeait, s'augmentait des camarades racolés en chemin, dans les corons. Quand ils eurent passé le canal au pont Magache, et qu'ils se présentèrent devant la Victoire, ils étaient deux mille. Mais trois heures avaient sonné, la sortie était faite, plus un homme ne restait au fond. Leur déception s'exhala en menaces vaines, ils ne purent que recevoir à coups de briques cassées les ouvriers de la coupe à terre, qui arrivaient prendre leur service. Il y eut une débandade, la fosse déserte leur appartint. Et, dans leur rage de n'avoir pas une face de traître à gifler, ils s'attaquèrent aux choses. Une poche de rancune crevait en eux, une poche empoisonnée, grossie lentement. Des années et des années de faim les torturaient d'une fringale de massacre et de destruction.

Derrière un hangar, Etienne aperçut des chargeurs qui remplissaient un tombereau de charbon.

— Voulez-vous foutre le camp ! cria-t-il. Pas un morceau ne sortira !

Sous ses ordres, une centaine de grévistes accouraient ; et les chargeurs n'eurent que le temps de s'éloigner. Ils dételèrent les chevaux qui s'effarèrent et partirent, piqués aux cuisses; tandis que d'autres, en renversant le tombereau, cassaient les brancards.

Levaque, à violents coups de hache, s'était jeté sur les tréteaux pour abattre les passerelles. Ils résistaient, et il eut l'idée d'arracher les rails, de couper la voie, d'un bout à l'autre du carreau. Bientôt la bande entière se mit à cette besogne. Maheu fit sauter des coussinets de fonte, armé de sa barre de fer, dont il se servait comme d'un levier. Pendant ce temps, la Brûlé, entraînant les femmes, envahissait la lampisterie, où les bâtons, à la volée, couvrirent le sol d'un carnage de lampes. La Maheude, hors d'elle, tapait aussi fort que la Levaque. Toutes se trempèrent d'huile, la Mouquette s'essuyait les mains à son jupon, en riant d'être si sale. Pour rigoler, Jeanlin lui avait vidé une lampe dans le cou.

Mais ces vengeances ne donnaient pas à manger. Les ventres criaient plus haut. Et la grande lamentation domina encore :

— Du pain ! du pain ! du pain !

Justement, à la Victoire, un ancien porion tenait une cantine. Sans doute il avait pris peur, sa baraque était abandonnée. Quand les femmes revinrent et que les hommes eurent achevé de défoncer la voie, ils assiégèrent la cantine, dont les volets cédèrent tout de suite. On n'y trouva pas de pain, il n'y avait là que deux morceaux de viande crue et un sac de pommes de terre. Seulement dans le pillage, on découvrit une cinquantaine de bouteilles de genièvre, qui disparurent comme une goutte d'eau bue par du sable.

Etienne, ayant vidé sa gourde, put la remplir. Peu à peu, une ivresse mauvaise, l'ivresse des affamés, ensanglantait ses yeux, faisait saillir des dents de loup, entre ses lèvres pâlies. Et, brusquement, il s'aperçut que Chaval avait filé, au milieu du tumulte. Il jura, des hommes coururent, on empoigna le fugitif, qui se cachait avec Catherine, derrière la provision des bois.

— Ah ! bougre de salaud, tu as peur de te compromettre ! hurlait Etienne. C'est toi, dans la forêt, qui demandait la grève des machineurs, pour arrêter les pompes, et tu cherches maintenant à nous chier du poivre ! Eh bien ! nom de Dieu ! nous allons retourner à Gaston-Marie, je veux que tu casses la pompe. Oui, nom de Dieu ! tu la casseras !

Il était ivre, il lançait lui-même ses hommes contre cette pompe, qu'il avait sauvée quelques heures plus tôt.

— A Gaston-Marie ! à Gaston-Marie !

Tous l'acclamèrent, se précipitèrent ; pendant que Chaval, saisi aux épaules, entraîné, poussé violemment, demandait toujours qu'on le laissât se laver.

— Va-t'en donc ! cria Maheu à Catherine, qui elle aussi avait repris sa course.

Cette fois, elle ne recula même pas, elle leva sur son père des yeux ardents, et continua de courir.

La bande, de nouveau, sillonna la plaine rase. Elle revenait sur ses pas, par les longues routes droites, par les terres sans cesse élargies. Il était quatre heures, le soleil, qui baissait à l'horizon, allongeait sur le sol glacé les ombres de cette horde, aux grands gestes furieux.

On évita Montsou, on retomba plus haut dans la route de Joiselle ; et, pour s'épargner le détour de la Fourche-aux-Bœufs, on passa sous les murs de la Piolaine. Les Grégoire, précisément, venaient d'en sortir, ayant à rendre une visite au notaire, avant d'aller dîner chez les Hennebeau, où ils devaient retrouver Cécile.

La propriété semblait dormir, avec son avenue de tilleuls déserte, son potager et son verger dénudés par l'hiver. Rien ne bougeait dans la maison, dont les fenêtres closes se ternissaient de la chaude buée intérieure ; et du profond silence, sortait une impression de bonhomie et de bien-être, la sensation patriarcale des bons lits et de la bonne table, du bonheur sage, où coulait l'existence des propriétaires.

Sans s'arrêter, la bande jetait des regards sombres à travers les grilles, le long des murs protecteurs, hérissés de culs de bouteilles. Le cri recommença :

— Du pain ! du pain ! du pain !

Seuls, les chiens répondirent par des abois féroces, une paire de grands danois au poil fauve, qui se dressaient debout, la gueule ouverte. Et, derrière une persienne fermée, il n'y avait que les deux bonnes, Mélanie, la cuisinière, et Honorine, la femme de chambre, attirées par ce cri, suant la peur, toutes pâles de voir défiler ces sauvages. Elles tombèrent à genoux, elles se crurent mortes, en entendant une pierre, une seule, cassa le carreau d'une fenêtre voisine. C'était une farce de Jeanlin : il avait fabriqué une fronde avec un bout de corde, il laissait en passant un petit bonjour aux Grégoire. Déjà, il s'était remis à souffler dans sa corne, la bande se perdait au loin, avec le cri affaibli :

— Du pain ! du pain ! du pain !

On arriva à Gaston-Marie, en une masse grossie encore, plus de deux mille cinq cents forcenés, brisant tout, balayant tout, avec la force accrue du torrent qui roule. Des gendarmes y avaient passé une heure plus tôt, et s'en étaient allés du côté de Saint-Thomas, égarés par des paysans, sans même avoir la précaution, dans leur hâte, de laisser un poste de quelques hommes, pour garder la fosse. En moins d'un quart d'heure, les feux furent renversés, les chaudières vidées, les bâtiments envahis et dévastés. Mais c'était surtout la pompe qu'on menaçait. Il ne suffisait pas qu'elle s'arrêtât au dernier souffle expirant de la vapeur, on se jetait sur elle comme sur une personne vivante, dont on voulait la vie.

— A toi le premier coup ! répétait Etienne, en mettant un marteau au poing de Chaval. Allons ! tu as juré avec les autres !

Chaval tremblait, se reculait ; et, dans la bousculade, le marteau tomba, pendant que les camarades, sans attendre, massacraient la pompe à coups de barre de fer, à coups de brique, à coups de tout ce qu'ils rencontraient sous leurs mains. Quelques-uns même brisaient sur elle des bâtons. Les écrous sautaient, les pièces d'acier et de cuivre se disloquaient, ainsi que des membres arrachés. Un coup de pioche à toute volée fracassa le corps de fonte, et l'eau s'échappa, se vida, et il y eut un gargouillement suprême, pareil à un hoquet d'agonie.

C'était la fin, la bande se retrouva dehors, folle, s'écrasant derrière Etienne, qui ne lâchait point Chaval.

— A mort, le traître ! au puits ! au puits !

Le misérable, livide, bégayait, en revenait, avec l'obstination imbécile de l'idée fixe, à son besoin de se débarbouiller.

— Attends, si ça te gêne, dit la Levaque. Tiens ! voilà le baquet !

Il y avait là une mare, une infiltration des eaux de la pompe. Elle était blanche d'une épaisse couche de glace ; et on l'y poussa, on cassa cette glace, on le força à tremper sa tête dans cette eau si froide.

— Plonge donc ! répétait la Brûlé. Nom de Dieu ! si tu ne plonges pas, on te fout dedans... Et, maintenant, tu vas boire un coup, oui, oui ! comme les bêtes, la gueule dans l'auge !

(A suivre)